

# C'est le prix Pulitzer 1999 Qui a peur de Michael Cunningham ?

L'écrivain américain se souvient dans « les Heures »  
de celles qu'il passait à dévorer les romans de Virginia Woolf

Un roman trouve souvent appui sur un souvenir d'enfance, une anecdote rapportée, un personnage hors du commun, un fait divers ou l'histoire avec ou sans *h* majuscule. Pourquoi un roman ne s'appuierait-il pas sur un autre roman ? Variations sur un thème de... en quelque sorte. Pas de malentendu ! Il peut s'agir là d'une entreprise plus grave ou moins frivole que l'adaptation d'une simple forme musicale. Mieux, il arrive que la lecture d'un roman bouleverse durablement une vie. Oscar Wilde disait que le plus grand chagrin de sa vie avait été la mort de Lucien de Rubempré dans « Splendeurs et misères des courtisanes ». Combien de lecteurs ne se sont jamais remis de la découverte de « Voyage au bout de la nuit » de Céline ? Il est d'autres exemples...

Michael Cunningham a-t-il pour sa part subi l'influence déterminante de « Mrs. Dalloway » en particulier, de l'œuvre et de la vie de Virginia Woolf en général ? Il a construit du moins son dernier roman, « les Heures », de façon très polyphonique autour de la romancière britannique alors qu'elle commence à rédiger « Mrs. Dalloway » en 1923 à Hogarth House dans la banlieue de Londres, auprès de son mari Leonard. Lui font écho, en d'autres chapitres, les aventures de Laura Brown à Los Angeles en 1949. Physiquement un peu ingrate, la jeune femme s'est laissé épouser par le plus beau garçon de son quartier. Elle a un petit garçon. Elle attend un autre bébé. Elle lit des livres. Elle dévore

« Mrs. Dalloway ». Elle prépare un gâteau d'anniversaire pour son mari. Elle est songeuse. Elle s'ennuie... Ce n'est pas tout. Michael Cunningham met en scène un troisième personnage, une éditrice d'une bonne cinquantaine d'années, branchée, lesbienne sans complexes ni provocation, qui prépare à New York, dans nos années 90, une fête

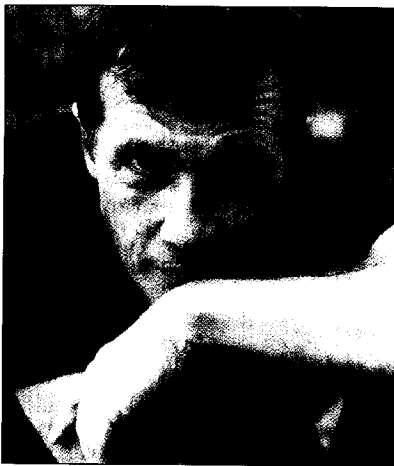
pour son meilleur ami Richard, écrivain talentueux et confidentiel, homosexuel à mi-temps, qui s'apprête à mourir du sida et qui doit être honoré ce soir-là d'un prix littéraire aussi estimable que confidentiel. Richard a surnommé son éditrice et amie de cœur Mrs. Dalloway...

L'auteur jongle donc de chapitre en chapitre entre ses trois histoires, ses trois destins, ses trois portraits de femmes (l'auteur, la lectrice, l'éditrice), qui se prolongent, s'opposent, se complètent. Comme si chacune, à travers ses peurs, son

sentiment d'échec, ses ambitions, était d'abord à la recherche d'« une heure ici ou là pendant laquelle notre vie, contre toute attente, s'épanouit et nous offre tout ce dont nous avons jamais rêvé ». Et bien entendu la conclusion du livre ménage une rencontre effective tout comme un accord musical entre ses thèmes et ses personnages.

« Les Heures » a été accueilli en Amérique par une presse enthousiaste et une tripotée de prix littéraires. Normal ! Il affichait haut et fort ses références culturelles. Mais il y a plus. Il y a cette urgence, cette nécessité affectives évoquées au préalable. La musique de Virginia Woolf a éveillé des résonances déchirantes chez Michael Cunningham. Lui aussi a voulu et a su explorer avec une intimité, une générosité microscopique ou woolfienne ses personnages, leurs fatigues, leurs frémissements suicidaires. Il a choisi d'écrire sur un mode mineur. La tonalité par excellence de la mélancolie. Ou d'une forme de résignation épuisée à la vie qui passe. **FRÉDÉRIC VITOUX**

« Les Heures », par Michael Cunningham, traduit de l'américain par Arne Damour, Belfond, 242 p., 110 F.



Frédéric Reglin - Gamma

■ **MICHAEL CUNNINGHAM** a 47 ans et vit à New York. Traduit en quinze langues, « la Maison du bout du monde » (1990), que Belfond republie ces jours-ci, lui a valu les faveurs de la critique et la consécration internationale. « Les Heures » a été couronné par le prix Pulitzer 1999. Albin Michel l'a tiré à 35 000 exemplaires.

Nouvel Observateur (Le)